

Le Bulletin Freudien n°4

Mai 1985

ALCOOLISME : APPROCHES PSYCHANALYTIQUES

COMMENTAIRE SUR LA JOUISSANCE AUTRE

Charles MELMAN

(25) Question : Nous souhaitons que vous explicitiez davantage le concept lacanien de *Jouissance Autre* ainsi que vous l'avancez dans votre article.

Melman : Pour cet article, je suis parti de ce qui m'a semblé une évidence clinique. Nous avons affaire à un certain nombre de cas pathologiques où ce qui est manifeste, c'est un type de jouissance dont les modalités nous échappent. Je veux dire que nous le rangeons un peu rapidement dans la rubrique de la perversion.

Ce qui m'a sollicité pour écrire cet article, c'est d'une part évidemment, l'existence et la rencontre de l'alcoolisme et, d'autre part, la rencontre des toxicomanes ; et puis le fait qu'à l'égard de ce mode de jouissance, cette pathologie, nous restons impuissants dans nos méthodes et dans nos conceptualisations.

Et c'est donc à partir de là que, dans la mesure où l'alcoolisme est un phénomène qui semble davantage social qu'individuel, on peut s'interroger sur ce que c'est qu'un symptôme qui prend cet aspect. Il ne suffit pas de dire collectif. L'hystérie aussi est répandue. Mais les alcooliques et les toxicomanes, je crois qu'ils jouissent entre eux, ce qui n'est pas le cas de l'hystérie. Je veux dire qu'un alcoolique, il a besoin de jouir avec un autre alcoolique, c'est une jouissance partagée. Il y a des toxicomanes solitaires, mais on sait qu'il y a besoin d'un compagnon, de quelqu'un qui vient participer.

(26) C'est pourquoi il m'a semblé que, à côté de cette jouissance qu'est la jouissance phallique, c'est-à-dire régie par la castration qui est la nôtre, je veux dire un mode de jouissance autour duquel les sociétés sont réunies, autour duquel nous sommes socialement réunis.

Qu'est-ce que le discours du maître ? Ce n'est rien d'autre que ça : l'affirmation de la jouissance phallique. Ce n'est pas évident dans les textes de Lacan, mais c'est comme ça.

C'est pourquoi, quand on s'en prend au maître, il faudrait bien prendre toute les dimensions que l'on met en cause.

Il m'a donc semblé qu'en réalité cette jouissance phallique était elle-même socialement doublée par une autre non symbolisée comme telle, puisque la symboliser serait la faire passer dans la rubrique de la jouissance phallique et qui, à la fois, avait ce paradoxe, ce privilège, je ne peux pas dire d'exister, et c'est là toute la difficulté puisque si elle existait elle se trouverait fondée, mais je dirais de fonctionner et néanmoins de ne pouvoir ni être dite ni entendue - c'est ce que je raconte dans mon papier et que notre embarras en tant que médecin devant ces cas, c'était que nous nous trouvions devant quelque chose que nous ne pouvions aborder qu'en termes, je dirais, de discours du maître car c'est comme cela qu'en tant que médecin nous abordons la pathologie ; toute la pathologie hystérique n'a jamais été abordée autrement. Outre la complicité qui noue l'hystérique au maître, le maître ne demande qu'à y répondre. Et que nous trouvions donc devant ces manifestations comme un poisson devant une pomme ;

nous ne savons strictement qu'en faire ; nous ne savons pas qu'en dire ; enfin, ce que nous en disons habituellement est assez sot. Les propos que nous tenons sur l'alcoolisme, sur la toxicomanie, sont en général des propos qui sont inopérants et d'ailleurs, le patient nous renvoie cela tout de suite à la figure; il ne se prive pas de nous faire entendre que ce que l'on a à leur dire ils l'ont déjà entendu, qu'ils n'ont pas besoin de nous pour l'inventer et que nous nous trouvons donc en fait devant (27) quelque chose d'assez admirable qui fonctionne parmi nous, qui circule, qui est là et que néanmoins nous n'arrivons ni à dire ni à entendre et c'est pourquoi le rapprochement m'a paru possible avec ce que Lacan (ce que Freud ne pouvait pas faire) pouvait faire grâce aux propriétés de la structure, ce qu'il peut faire en isolant, à propos de la femme, la possibilité d'une jouissance Autre, c'est-à-dire proprement féminine et j'ai été frappé par le fait que ce qui caractérisait en quelque sorte à mes yeux la procédure de cette jouissance Autre chez la femme pouvait éventuellement recourir, être tout à fait homogène avec la clinique que nous voyons alors dans l'alcoolisme et les toxicomanes.

Donc je me suis demandé : Est-ce que nous ne nous trouvons pas en fait, à propos de ces cas, devant des phénomènes de structure et est-ce que nous n'avons pas commencé par reconnaître l'existence sociale de cette autre jouissance ? C'est d'ailleurs ce que nous disent les toxicomanes : "Vous, vos histoires, on n'en a rien à foutre ; on a le droit de faire comme nous entendons". Ils nous apparaissent comme des extra-terrestres.

En quoi est-ce que ce mode de jouissance à eux se trouve-t-il homogène avec ce que Lacan reconnaît comme jouissance Autre chez la femme ?

Qu'est-ce qui caractérise cette jouissance Autre ?

C'est d'être soutenue par un ensemble qui est un ensemble non borné, c'est-à-dire qu'il n'est pas construit sur une limite. Un ensemble borné, c'est un ensemble qui fonctionne à l'intérieur de limites ; c'est-à-dire que vous pouvez vous en approcher de ces limites : elles sont incluses ou exclues, ou bien elles appartiennent à l'ensemble ou bien elles sont en dehors. C'est-à-dire que si elles sont incluses, le signifiant peut saisir ses limites ; ou si elles sont exclues, vous pouvez vous en approcher d'aussi près que vous voulez mais vous n'arriverez jamais, c'est le problème des nombres réels, jusqu'à la limite elle-même.

(28) Et puis, il y a les ensembles qui eux ne sont pas bornés, c'est-à-dire que ça peut s'étendre à l'infini, vous n'avez aucun terme qui constitue la frontière. La jouissance phallique, c'est une jouissance dont la propriété est d'être soutenue par un ensemble qui lui est borné et cette borne est constituée par le phallus, c'est quelque chose que justement, à moins que vous ne soyez pervers, il vous est interdit d'atteindre. Il y a quelque chose que l'on appelle l'interdit de la castration.

Il faudrait faire là en quelque sorte l'analogie entre la procédure du refoulement et le fait que vous avez là à faire à un ensemble qui est fermé et borné ; et cette borne, vous ne pouvez pas l'atteindre. Et c'est d'ailleurs elle qui fonde la jouissance dans cet ensemble et je dirais que vous fonctionnez là dans le fait que tous les éléments de cet ensemble parlent de cette borne. La signification du phallus, c'est ça.

Tous les signifiants auxquels vous avez à faire finalement, le phallicisme, le pansexualisme qu'on reprochait à Freud, c'est ça. Le pansexualisme, que Freud retrouvait dans les rêves, c'est que tous les éléments ont un sens sexuel. Et pourquoi le borner aux rêves ? Nous savons très bien ce que nous pouvons dire au nom de la raison, de la conscience, des bons sentiments, nous savons, en tant qu'analystes, que finalement tout cela tourne autour du fantasme, c'est-à-dire que c'est une construction sexuelle, qu'en dernier ressort, ça parle du sexe.

Si ce n'est que Lacan franchit un pas de plus en disant que le sexe, c'est-à-dire ce qui fait sens, se soutient de l'absence c'est-à-dire du non-sens. Ce pas de plus est essentiel, il est fondamental. Et en particulier en matière d'hystérie.

C'est pourquoi Freud a systématiquement raté ses cures d'hystériques. Car il ne faut pas oublier ça, le mérite de Freud c'est que tous les cas d'analyse qu'il nous a donnés sont des cas d'analyse ratés. C'est quand même très chic de sa part, c'est-à-dire qu'il ne racontait pas ses triomphes. Même l'histoire de la mort au front de l'Homme aux rats n'est pas... hein ?...

(29) Quant à l'histoire du petit Hans, ce n'est pas une analyse indirecte mais enfin on peut penser que ce n'est pas réussi.

L'homme au loup, on sait que ... enfin ... ça l'a fait vivre.

Donc, si vous voulez il s'agit d'un régime de signifiant où je dirais que nous sommes en tant que névrosés absolument tranquilles parce que notre monde est vectorisé.

A partir du moment où nous passons par le signifiant, nous savons que nous sommes guidés, menés et même nous nous laissons mener. C'est ce principe qui fait que nous sommes des animaux particulièrement domestiques ; nous n'avons pas de souci à nous faire, le signifiant nous mènera à une jouissance qui est là, qui nous attend.

Essayons d'imaginer ce qui se passerait dans un système où ce genre de vectorisation ne fonctionne plus, où la signification phallique se trouve carente et où néanmoins, du fait du signifiant il y a castration. Je veux dire qu'à partir du moment où on a affaire au signifiant, dès lors il n'y a plus de signification directe entre un nom et un objet n'est-ce pas ? Donc du fait du jeu du signifiant, il y a castration.

La castration soutenue par un objet qui du même coup est refoulé n'a plus aucune raison dans l'Autre d'être, pourquoi serait-il interdit ?

L'interdit (on connaît le jeu de mot de Lacan entre l'interdit et ce qui est dit inter) il est bien évident que chez le toxicomane, chez l'alcoolique, cet objet-là n'est pas interdit/interdit, l'objet de sa toxicomanie. On ne peut pas dire que les signifiants chez lui parlent de ce truc n'est-ce pas ?

Deux alcooliques ne se rencontrent pas pour faire des jeux de mots entre eux sur un truc, un machin qui est là-bas... on laisse sous-entendre des choses à ce propos. Ils se rencontrent autour d'un pot et puis on va se l'échanger mutuellement voilà ! C'est moi qui paie à boire et puis c'est toi ; c'est moi qui l'ai, je te le donne ; c'est toi qui l'as tu me le donnes.

(30) Mais l'objet ne fonctionne pas du tout comme la référence au phallus dans ce qui serait comme ça cette place, cette position où il viendrait fonder une quelconque signifiante. Et cet objet néanmoins existe non refoulé mais il existe en bout de chaîne, c'est-à-dire dans une position exclusivement métonymique. Comme d'ailleurs l'objet du désir dans la jouissance phallique.

Mais comme j'essayais de le faire entendre, soutenu par rien qui soit de l'ordre de la métaphore. Cela c'est quand même un point intéressant et important. Autrement dit, l'alcoolisme n'a pas de père. Il cherche un père parce qu'il se sent toujours terriblement seul. Je veux dire que dans cette position où il n'y a pas de père, il n'y a pas de semblable au niveau de l'imaginaire. Il cherche un semblable pour se voir lui-même. Ce n'est pas par amour du semblable, c'est pour pouvoir du même coup repérer la gueule qu'il a lui, puisqu'il ne l'a pas dans l'Autre. Et ce que vous remarquerez chez l'alcoolique, c'est combien il ne se voit pas. Il nous arrive avec des bleus, des gnons, couperosés etc ... puis "Moi je bois ?" Cette espèce d'indifférence radicale de l'alcoolique quant à son image, qu'est-ce que cela veut dire?

Ca veut dire que pour lui, il n'y a pas de regard dans l'Autre, car c'est ça, se voir.

Pour se voir, il faut toujours supposer un regard dans l'Autre. Il n'y a pas, pour lui, de regard dans l'Autre. Ca donne donc une espèce de paradoxe.

J'essaie de reconstruire avec vous le chemin qui pour moi a pu se faire.

Qu'est-ce qui se passe quand on a affaire à une organisation signifiante où il n'y a plus ce soutien opéré par cette borne en elle-même inatteignable, c'est-à-dire refoulée, interdite ?

Il y a évidemment dans ce registre une question fondamentale : "Le fantasme". Est-ce qu'il y a un fantasme ? (parce que pour qu'il y ait un objet, il faut qu'il y ait un fantasme).

(31) Question : Vous avez dit d'ailleurs : "*L'alcoolisme n'a pas de père*" pas l'alcoolique, l'alcoolisme.

Melman : Oui, l'alcoolisme.

Mais oui, il n'en a pas. Par contre on va pouvoir dire qu'il a une mère, ce qui est bien embêtant. Mais le fantasme il existe puisque cet objet connaît une certaine périodicité. Il apparaît et il disparaît au niveau d'un rythme qui va devenir exclusivement le rythme biologique.

C'est d'ailleurs ce que Freud avait très bien isolé comme étant le principe de plaisir, c'est-à-dire, cette espèce de souci de ramener le niveau à la plus basse tension.

Et Lacan dit quelque part que la loi de régulation du plaisir (cela doit être dans "Subversion du sujet et dialectique du désir") que la loi introduite par le signifiant quant à la régulation du désir va au devant d'une loi naturelle, d'une loi quasi biologique qui est que l'organisme se protège, se défend contre la montée de la tension, se défend contre la montée du désir.

L'organisme, ce qu'il veut, c'est la paix, et ce que nous voyons, je crois, dans ces cas là, chez l'alcoolique et le toxicomane, c'est une régulation qui est une régulation biologique. Mais avec ce problème qui est fort intéressant pour nous, c'est que cette régulation biologique, c'est-à-dire qui n'est plus fondée sur une loi qui serait celle du signifiant mais bien du fait de phénomène qu'on appelle d'accoutumance, de propriétés spécifiques à l'organisme, elle est toujours reculée plus loin. Et c'est pourquoi, il y a comme nous le savons, chez l'alcoolique et chez le toxicomane, ce problème de doses chaque fois croissantes, c'est-à-dire que l'organisme a cette fichue propriété de s'accoutumer et qu'il faut chaque fois pour reproduire le phénomène, des quantités croissantes. Autrement dit, il y a un fantasme en ce sens que cet objet apparaît et disparaît, il est là et il n'est pas là. Mais comme nous le savons, chez l'alcoolique comme chez le toxicomane, son problème, c'est d'arriver à faire que l'objet soit présent même quand il a disparu et ça c'est compliqué pour lui.

(32) L'alcoolique a besoin qu'il y ait des bouteilles sous son lit ou il a besoin de savoir que le bistrot ou l'épicier reste ouvert ; et le toxicomane a besoin de savoir que son vendeur est repérable à tel endroit ou qu'il a une réserve dans l'armoire, et nous savons que si cela ne se produit pas, c'est-à-dire si l'objet a disparu au moment où il n'en a pas besoin, il n'a pas besoin de l'objet pour le consommer, il a besoin de l'objet pour avoir le témoignage de sa présence, dans la mesure où la chaîne signifiante à laquelle il a affaire n'en parle pas

- que ce n'est pas cet objet qui fait la signifiante de la chaîne - et bien nous savons donc que si l'objet (chez l'alcoolique ou le toxicomane) vient à disparaître, c'est chez lui un accès d'angoisse qui peut basculer dans le délire. Le comble pour l'alcoolique, c'est de ne plus avoir ce machin sous la main.

Ca ne veut pas dire qu'il en a besoin pour le ... et même on pourrait dire qu'il y a une consommation qui est faite dans la tentative d'incorporer cet objet de telle sorte qu'il demeurerait, qu'il serait enfin accroché pour de bon, qu'il l'aurait dans la peau, de l'avoir dans le corps. Pourquoi est-ce qu'il a besoin de l'avoir dans le corps ? Qu'est-ce que c'est le corps ? si ce n'est justement cette chaîne de signifiant. Il a besoin que ça s'accroche au corps et c'est l'opération impossible, quelque soit la dose qu'il se fiche dedans, il n'arrive pas à ce que ce soit accroché au corps, si ce n'est par une seule façon, celle de venir au bout une bonne fois de l'affaire, c'est-à-dire l'overdose et c'est pourquoi, comme nous le savons, le trajet ordinaire, c'est l'overdose.

Avec cette espèce de certitude commandée par la chaîne signifiante, c'est que s'il peut y introduire la mort, mais la mort effective, la dimension mortelle, il a le sentiment que là enfin il y sera accroché pour de bon. S'il peut dans cette chaîne, introduire une dimension mortelle, comme elle existe dans la signifiante phallique, à partir de ce moment-là, il sera, si je puis dire, immatriculé.

(33) Ce qui m'a donc semblé, c'est qu'en nous servant de ce que Lacan introduisait à propos de cette jouissance autre, enfin, c'est moi qui me sers du terme jouissance autre, c'est-à-dire une jouissance réglée autrement, c'est-à-dire réglée par l'Autre, et bien que nous arrivions, me semble-t-il, à rendre compte d'une façon qui jusque là n'avait pas de précédent, des problèmes cliniques que nous rencontrons et qui autrement restent énigmatiques.

Et il y a là une nouvelle clinique à écrire concernant l'alcoolique et le toxicomane avec également le problème que nous avons à traiter du transfert.

Est-ce qu'il y a un transfert possible dans ces cas-là ?

Et également le problème "Qu'est-ce que pourrait être une guérison de cette histoire ?"

Pour la question du transfert, je peux me référer à l'expérience que j'ai eue avec quelques alcooliques et aussi avec un toxicomane (Je n'ai pas beaucoup de toxicomanes parce que, vous le savez, ils ne viennent pas : ils savent ce qu'on a à leur dire, ça ne vaut pas un clou ; ils nous prennent vraiment pour des disques ou des haut-parleurs d'un discours dont eux perçoivent très bien qu'il vient d'ailleurs, que nous sommes des marionnettes ; ils considèrent notre jouissance comme celle de demeurés, de petits bourgeois, de conventionnels).

Le miracle, si je puis dire, c'est que chez l'alcoolique, il y a un transfert. Indiscutablement, l'alcoolique est propre au transfert. Et c'est un transfert qui est un peu particulier, c'est-à-dire que nous allons prendre absolument pour lui les caractères de l'objet. Ca veut dire tout simplement ceci, c'est que si durant le week-end ou les vacances, il ne peut pas nous joindre, non seulement il boit, mais aussi cela peut déclencher des accès d'angoisse considérable et des épisodes délirants. J'ai vu chez un alcoolique intelligent et très sympathique que j'ai suivi, comment il commençait à se décomposer peu avant les vacances et puis comment, huit jours après mon départ en vacances, il était interné dans un hôpital psychiatrique : il délirait à plein tube et sans avoir spécialement bu.

(34) Et pourquoi délirait-il ? Ca nous intéresse également, si vous voulez, sur la genèse du délire.

Il délire parce que son fantasme ne tient plus, parce que l'objet n'est plus là, vu sa distance, une distance ordonnée par l'espace métrique ou le temps. Il n'y a plus de repérage par l'objet. J'avais beau lui laisser mon adresse.

Dès lors, il a affaire à une chaîne dont les éléments se mettent à cavalier dans toutes les directions, dans tous les sens ; et vous ne savez plus rien dire.

D'autre part, il se met à y avoir un rapport avec le thérapeute qui est un rapport qui voudrait être à la fois une tentative d'établir la camaraderie de l'alcoolique. Et je dois dire que celui auquel je pense avait réussi ça avec sa première analyste qui était une personne très gentille, très capable, qui allait déjeuner avec lui, etc. Il y avait réussi. Et c'est dire combien c'est pressant chez lui, à établir cette espèce de symétrie et de transitivité, etc ? et puis cette espèce d'appel qui vise à une incorporation réciproque et aussi cette espèce de familiarité, ce qu'on appelle la familiarité de l'alcoolique, c'est-à-dire l'abolition de toute distance avec cette espèce de dénudation réciproque : on n'a rien à se cacher, il n'y a pas de secret entre nous.

Donc un mode de transfert qui est assez parlant, éloquent ; et qui pose le problème, qui pour moi n'est pas résolu, pas plus que celui du patient, qui est celui de sa résolution.

J'ai un cas que j'ai suivi à l'hôpital, d'un brave homme, très intelligent, grand alcoolique, et qui vivait avec une femme qui avait l'âge d'être sa mère, et qui savait parfaitement que c'était une réalisation incestueuse et ne s'en cachait absolument pas, et qui m'a quitté d'une façon très correcte ; mais je n'ai pas de nouvelles. Il est venu me voir il y a quelques semaines et comme j'étais en retard, il n'a pas attendu.

Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Peut-être que c'est bien. Peut-être que ce n'est pas bien. Enfin, ça m'intéresserait de savoir ce qu'il est devenu. J'hésite un peu à lui écrire parce que je ne voudrais pas gêner son état.

(35) Il y a cet homme dont je parlais tout à l'heure, que je continue à voir et qui fait des rêves délirants, hallucinatoires, dans des périodes de carence.

Il s'est passé la chose suivante : il n'allait pas trop mal et dans son petit patelin (il habite près de Paris ; c'est un enseignant en assurance-maladie), il a été nommé (c'est très curieux) Président d'un petit groupe qui s'occupe de l'aide à la Pologne. Il en était très content, très fier. Il a fait un beau discours.

Et puis, dans les jours qui ont suivi, il s'est remis à boire. Lorsqu'il est arrivé chez moi, à l'hôpital, je l'ai un peu arrêté.

Il est vraisemblable qu'il y ait là quelque chose d'intolérable pour lui dans cette promotion, dans ce qui le sortait de son champ, pour le mettre dans une position où il perdait ses références antérieures, et il a été obligé aussitôt de remettre ça.

Et puis alors, j'ai vu aussi un toxicomane grave, qui l'est toujours d'ailleurs. Cela a été très intéressant.

C'est le fils d'un professeur de Faculté, un garçon très intelligent et très capable, qui est complètement perdu. Il a appris la musique tout seul. Il est devenu professeur de musique de façon tout à fait autodidacte.

La première chose : quand il est venu me voir chez moi, c'était le premier analyste qu'il voyait.

Sa relation avec moi était très intéressante, parce qu'il avait besoin de conserver une certaine distance : il avait très peur du transfert. Il ne venait pas à ses rendez-vous mais il avait besoin de savoir que j'étais là. Il me téléphonait ; il vérifiait que j'étais bien là, pour s'excuser, pour alléguer un prétexte. Et il avait besoin de savoir que je continuais à l'aimer, c'est-à-dire que je ne lui en voulais pas et que je le recevrais une autre fois. Il ne venait forcément pas. Mais j'étais là. Et il avait besoin de réaliser ce que j'évoquais tout à l'heure en parlant de la structure, c'est-à-dire d'arriver à maintenir ma présence tout en n'étant pas, si je puis dire, dévoré, entièrement capté par cette présence. J'ai chaque fois tout à fait respecté ça ;

(36) je n'ai jamais eu la moindre exigence ; j'ai tout à fait accepté d'être ainsi maltraité par lui. J'étais là, il téléphonait, il vérifiait, il s'excusait.

Il avait besoin aussi (ça m'avait paru intéressant), il avait besoin que j'accepte sa tromperie, c'est-à-dire qu'il venait chez moi en disant qu'il ne se droguait plus alors qu'il était manifeste qu'il continuait, et je ne cherchais aucunement à obtenir ce qui aurait été un aveu du genre : "Ne me prenez pas pour un imbécile". Il avait besoin d'instaurer avec moi un système où l'autre aurait rendu possible la dimension de la vérité dans la tromperie, ce qui est notre relation à l'Autre. Et ça, Lacan, je trouve, l'a admirablement remarqué. C'est d'ailleurs grâce à lui que nous pouvons dire ce genre de choses. C'est que la vérité ne peut que se mi-dire et que la vérité ne se soutient que de ce qui est la tromperie, que c'est par la tromperie de l'Autre que se fonde la dimension de la vérité ; qu'il y a dans l'Autre cette dimension qui est à la fois de reconnaissance et aussi cette dimension qui est de tromperie et que ... Je ne le reconnais sujet que dans la mesure où par le signifiant il est capable de me tromper.

C'est en ça que le signifiant se distingue du signe.

Vous savez tout ce que Lacan développe là-dessus : qu'un sujet c'est quelqu'un qui peut m'égarer. Vous connaissez l'histoire de l'anecdote juive...

Il avait besoin avec moi de se livrer comme ça à un jeu qui visait à établir cette dimension dont on voit comment elle est impossible chez le toxicomane et chez l'alcoolique. Je veux dire d'un point de vue de structure. Dans une chaîne qui est exclusivement métonymique, il n'y a pas de tromperie possible. Chaque élément parle à découvert de l'objet qui est là au bout mais sans tromperie puisque chacun de ces éléments conduit irréductiblement, est fléché, vectorisé vers cet objet.

Ne pas respecter chez l'alcoolique et le toxicomane la dimension de la tromperie ne me paraît pas tout à fait juste.

(37) Le seul problème c'est que la reconnaître chez nous n'est pas un progrès, c'est encore artificiel, c'est encore, si je puis dire, orthopédique, d'ailleurs on peut obtenir l'aveu de l'alcoolique, du toxicomane, cela n'aboutit à aucun travail, on n'a rien gagné une fois que la personne a avoué le fait, cela ne peut pas faire acte.

Question : Sommes-nous dans ce type de pathologie hors signifiant ?

Melman : Nous ne sommes pas hors signifiant mais dans un signifiant qui n'est plus régi par la signifiante et je dirais même que nous sommes dans le signifiant pur, quelque chose qui serait en quelque sorte, ce qui dans le mythe est représenté par le chaos. Le signifiant régi par la signifiante est marqué par l différence pure, la non identité, mais aussi par le fait qu'il y a l'isolement d'un signifiant qui comme tel se trouve refoulé. Au moins un qui manque, au moins un signifiant qui est refoulé et qui je dirais, par l'intervention du père, prend signification phallique.

Question : Mais peut-on donner à ce signifiant statut de signifiant ?

Melman : On a des éléments qui restent différentiels et qui valent par leur pure opposition.

Question : Il n'y a plus alors ce rapport du signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant ?

Melman : C'est la question que j'essayais d'évoquer au sujet du fantasme. Que devient le fantasme dans une organisation comme celle-là ? C'est donc si vous voulez la carence matérielle de l'objet qui fait qu'il y a un sujet, mais un sujet qui se tient en quelque sorte en situation d'angoisse : ou bien il y a l'objet et à ce moment là il y a un sujet qui symbolise et qui symbolise dans le coma, c'est-à-dire qu'il est livré, "qu'est-ce que devient le fantasme

pour lui ?“, l'expose à cette espèce d'alternative ou bien il existe comme sujet parce que l'objet est carent.

(38) Mais c'est alors la douleur d'exister dans ce qu'elle a de plus atroce, il existe, mais c'est vraiment la douleur et l'angoisse de vivre, c'est-à-dire “Que veut-on” ou bien il a cet objet mais dès lors il s'abolit devant lui en tant que sujet, il n'est plus rien. Chez l'alcoolique par exemple, il n'y a plus que l'ivresse c'est-à-dire la chaîne qui en quelque sorte parle toute seule, c'est-à-dire l'aspect maniaque de l'ivresse où c'est la machine qui parle seule et lui qui n'est que le vocalisateur, si je puis dire il n'est que l'appareil folie d'une chaîne qui s'agite.

Question : Voulez-vous préciser ce qui a quand même lieu je dirais au-delà des apports paternels ? Peut-on dire que le nom du père a surgi mais qu'il n'a pas eu d'effet ?

Melman : Est-ce qu'il s'agit d'une forclusion du nom du père ou est-ce qu'il s'agit d'un processus de l'ordre du déni ? Moi je crois qu'on peut dire qu'il n'y a pas forclusion.

Chacun en effet peut devenir toxicomane.

Question : Vous croyez cela ?

Melman : Absolument.

Question : Ce n'est pas évident parce que dans les familles d'alcooliques il y a des gens qui pourraient très bien l'être et qui ne sont pas alcooliques et pourtant qui ont toutes les possibilités de l'être.

C'est pour cela que moi je n'y crois pas.

Melman : Je vais essayer de justifier mon propos.

Il ne faut pas oublier ceci : c'est que le fonctionnement fondé sur la castration, c'est ce qui implique aussi la procédure sur le refoulement, c'est ce qui implique un certain nombre de conséquences, un certain malaise.

Le fonctionnement construit sur le nom du père est quelque chose qui consiste à consentir ce qui est de l'ordre d'un sacrifice.

(39) Autrement dit, nous acceptons ce malaise comme un bien.

Les choses commencent à aller mal quand il y a un mouvement d'idées des modifications éthiques et qui commencent à dire que le malaise n'est pas un bien.

Vous savez, c'est uniquement un problème éthique. Cette histoire est datable, elle a commencé au 18ème siècle. Lacan repère aussi à propos cette formule de Saint Just “Le bonheur, cette idée neuve en Europe, est devenu un facteur de la politique”. L'idée du bonheur ne va pas de soi on pourrait même épiloguer là-dessus et dire que c'est une idée qui a de fâcheuses conséquences.

A partir du moment où vous vous mettez à revendiquer et même comme le fait Lacan à prendre étymologiquement “le bon heurt” vous vous engagez dans une drôle d'affaire.

Ce que je veux dire par là, c'est que, fut-ce accidentellement, c'est bien connu qu'il y a des alcooliques ou des toxicomanes accidentels, c'est-à-dire que vous avez accès à ce que vous percevez très bien comme étant un mode de jouissance Autre et où justement ce type de renoncement en quelque sorte qu'implique la jouissance phallique, se trouve levé.

Il y a une fraction fort honorable et respectable de l'élite qui fonctionne en se refusant ce type de contrainte qu'implique la jouissance phallique.



J'ai eu l'occasion de connaître un poète remarquable, connu, qui a vécu jusqu'à plus de 80 ans en travaillant de façon extrêmement brillante et en étant un alcoolique invétéré.

Ce que je veux dire, toujours au sujet du nom du père, c'est qu'il semble qu'il s'agit d'un passage qui n'est pas impossible fut-ce accidentellement.

Question : Il y a toujours permutation possible d'une jouissance à une autre ?

Melman : Tout à fait d'accord et je me demandais si le talent de ce poète n'était pas lié à la possibilité de ce jeu et sa poésie est justement (40) construite sur une espèce de désarticulation du signifiant qui la fait valoir tantôt dans ce qui est sa plus grande balance métaphorique et qui tantôt le ramène à une espèce de matérialité pure.

Question : Pour que cette permutation soit possible il faut qu'elle se soutienne de quelque chose, elle s'appuie sur quelque chose qui a une certaine stabilité pour pouvoir rendre la permutation possible ?

Melman : Il semble que ce qui rend cette permutation possible, c'est l'idée d'un progrès possible. C'est-à-dire qu'il semble en quelque sorte possible de dépasser cette jouissance que je permettrais d'appeler malheureuse et l'idée qu'il y a un progrès possible, moyen d'aller plus loin.

Quand Aragon écrit "La femme est l'avenir de l'homme", il est évident que c'est entretenu par la perception qu'il existerait une jouissance Autre et qui permettrait de résoudre les contraintes et les difficultés de la jouissance phallique.

Ce que nous faisons, c'est plutôt une espèce de tentative de réflexion commune à propos de cet article, de cerner un certain nombre de problèmes et de rendre compte de faits cliniques. Après tout, cela part il faut bien le dire, de problèmes pratiques.

J'étais assistant au service de l'admission à Ste Anne, tous les matins, j'avais une trentaine de certificats à rédiger, c'est-à-dire tous les patients que l'infirmerie spéciale avait "ramassés" pendant la journée, et le lendemain, ils arrivaient chez moi et je devais rédiger le certificat pour leur admission ou leur non admission.

C'était pour moi un test très riche avec toutes les nécessités d'une certaine rigueur légale et c'est un peu cela qui m'a fait concevoir qu'on était là devant des choses qu'on ne pouvait pas considérer comme accidentelles, je veux dire du même ordre que la névrose.

Il s'agissait de choses qui avaient une organisation, une structure, beaucoup plus larges, beaucoup plus décisives, contraignantes (41) et quand Lacan a sorti cette question de la jouissance de l'Autre, avec ses formules sur la sexualité, je dois dire qu'avant, je n'arrivais pas très bien à repérer.

Il semble que cela mène à une révision, à un éclaircissement de notre clinique et puis également à une révision de notre attitude thérapeutique. Par exemple, il est évident que le problème de la désintoxication doit être mesuré à partir de cela - de deux choses l'une, ou bien vous avez affaire à des toxicomanies accidentelles comme a pu être celle de Cocteau qui a fait par exemple une toxicomanie artistique, il voulait goûter d'autres paradis, seulement, au bout d'un moment, il a été coincé mais il suffit qu'il fasse une cure comme il l'a raconté dans son livre "*Opium*" (1) avec de très beaux dessins d'ailleurs pour retomber sur ses pieds. Mais si vous prenez un vrai toxicomane, qui n'est pas accidentel, ou un vrai alcoolique et que vous lui faites faire une cure de désintoxication, il est clair que vous aggravez. Vous aggravez puisque vous le mettez dans une dépendance à l'égard de l'objet qui est encore plus féroce, l'objet provoque une aggravation de la tension et que cela peut déclencher un épisode dépressif. Donc vous voyez, on peut revoir et penser à d'autres méthodes de traitement.

Je trouve que la seule façon de traiter un alcoolique, et c'est là d'abord un point juste esquissé dans cet article, c'est de lui donner une garantie, une assurance du côté de son narcissisme. Autrement dit, de faire qu'il ne soit plus en état de dépendance comme il l'était auparavant, puisque maintenant cet objet, fut-ce de façon imaginaire, pourrait être incorporé par lui grâce à une espèce d'exaltation possible de son narcissisme en lui donnant en quelque sorte une image de lui-même construite fut-ce de façon artificielle, une image construite, stable, garantie et qui fait qu'il saurait que grâce à l'image qui est maintenant la sienne, il y a un objet qui se tient, se maintient.

(42) Question : S'agit-il de redonner dans la religion ?

Melman : On n'est pas du côté de la religion parce que c'est une dimension imaginaire et qui ne fait pas appel au grand Autre, il lui faut seulement une communauté de frères qui fait que c'est toujours le regard des petits autres qui vient le valoriser. Je dirais que c'est orthopédique.

Question : Il y a un patriarche dans une communauté ?

Melman : Non, cela ne s'organise pas autour d'un patriarche, cela s'organise autour d'une communauté fraternelle.

Question : Une hiérarchie ?

Melman : Même pas. Ce qui est en France les alcooliques anonymes fonctionne intelligemment sur ce principe-là ; on se rend compte du semblable, il est toujours là, c'est un objet qui parle, si on a une défaillance, on est récupéré, revalorisé et on en parle. Si vous voulez c'est le bistrot sans alcool, ce n'est pas du tout la religion ni l'église.

Question : Cela fonctionne sur l'aveu de l'alcoolique, tantôt on disait que l'aveu de l'alcoolique ne servait à rien ?

Melman : C'est-à-dire qu'on vous aime malgré cela, c'est-à-dire que bien que l'objet qui pourrait vous valoriser, vous faire aimer, est défaillant ; on vous aime quand même.

Question : On vous aime grâce à cela ?

Melman : Et on vous aime grâce à cela, très juste !

Question : Je voudrais revenir sur ce que vous avez dit tantôt, il n'a pas de père mais ce qui est ennuyeux c'est qu'il a une mère.

(43) Est-ce qu'il y a un rapport de structure dans la mesure où vous avancez quand même un peu qu'il y a là une structure par rapport au désir maternel ?

Melman : On a l'air de prendre un peu ça comme une position qui va de soi. En tant qu'analyste, qu'est-ce qu'on entend par la mère, une bonne mère, le bon sein, etc... Que signifie la relation de la mère à son enfant ? Je crois qu'il y aurait de nombreuses façons de parler mais il semble qu'il y en ait une possible pour cette circonstance, c'est que le propos de la mère à l'égard de son enfant serait : "Cet objet, il faut que tu me le donnes, que tu l'abandonnes". Mais cela tourne autour d'un échange, c'est-à-dire : tu me le donnes et moi je te donne autre chose. Et il me semble que le sein n'est pas séparable de l'économie de ce premier échange ; si le sein prend de la valeur en tant qu'objet détachable, c'est à cause de cette première économie.

---

(1) J. Cocteau, *Opium, journal d'une désintoxication*, 1930, réédité en 1983 aux éditions Stock.

Il y a déjà entre la mère et son enfant quelque chose qui est de l'ordre d'une réciprocité ; mais il y a dans le propos de la mère quelque chose en plus qui est : "que tu me le donnes" mais finalement il n'est pas tout à fait perdu, c'est-à-dire que moi en tant que mère et si je suis mère je te dis que tu pourras le retrouver un jour. C'est un échange mais il n'est pas fondamentalement perdu. Il me semble qu'on peut parler de la mère, de ce qui fait la spécificité d'une mère dans des termes de ce genre et qu'on pourrait même ajouter quelque chose de plus : que la référence au nom du père faite par la mère, c'est quelque chose comme : "Tu vois s'il ne tenait qu'à moi, dit la mère à son enfant, tu l'aurais. Mais moi-même soumise, je ne peux pas faire autrement". Et je crois que ce que l'on appelle la douceur d'une mère, c'est de ce type et c'est pourquoi il ne me semble pas excessif d'évoquer combien l'alcoolique traite comme on le sait sa femme comme une mère et qu'il est jaloux de ses gosses ; il est jaloux de ses gosses parce qu'il a le sentiment que cet objet, elle le leur donne à eux et qu'il est privé de cet objet à cause de ses enfants.

(44) Question : Mais qu'est-ce qui autorise la mère, au niveau d'une structure où le sujet qui a pris position maternelle, un homme pourrait prendre la même position, c'est-à-dire si ça ne tenait qu'à moi, en fait que l'objet ne soit pas vraiment tout à fait...

Melman : Mais un homme, je dirais dans le couple, le triangle, ne peut pas puisque dans la réalité il prive l'enfant de sa mère, à moins que de prendre lui-même une position maternelle et une espèce d'invitation incestueuse, il y a une espèce de démenti entre ce qu'il est capable de dire et la réalité qui est inscrite dans les faits, dans le réel. Il prive le gosse de sa mère ; elle n'est pas toute à lui.

Question : Mais la mère qui tiendrait la position de "s'il ne tenait qu'à moi", ne renforce-t-elle pas le ravalement du désir ?

Melman : Oui, elle le renforce.

Il semble que ce qu'il y a de pathétique dans la relation de l'enfant à sa mère, surtout la relation du garçon, celle de la fille est évidemment plus compliquée, plus conflictuelle et plus douloureuse.

Je dois dire qu'on a toujours tendance quand on parle de la relation à la mère, d'imaginer la relation du garçon à la mère - la relation à la fille c'est plus douloureux - mais ce qu'il y a de pathétique dans la relation d'une mère à son fils, c'est que la mère semble toujours dire à son fils "S'il ne tenait qu'à moi". Du même coup, il est bien évident que dans ce "s'il ne tenait qu'à moi", elle introduit le tiers. Cela introduit au plus commun des ravalements qui est le sort ordinaire ; introduit, il faut le dire aussi, au plus commun des ravalements dans la mesure où du même coup, elle défend sa position de mère, elle distingue du même coup sa position de mère et sa position de femme, comme si dès lors, il était voué lui-même à les séparer.

Question : Vous n'avez pas parlé des pervers qui eux sont aussi toujours à parler de sexe. Je ne sais pas si vous pouvez relier cela à la jouissance Autre ?

(45) Melman : Je crois que le pervers se construit tout à fait différemment. Je crois que le pervers se construit à partir de la jouissance phallique.

Cela nous montre que l'on ne peut pas forcément dire que l'alcoolique ou le toxicomane sont des pervers.